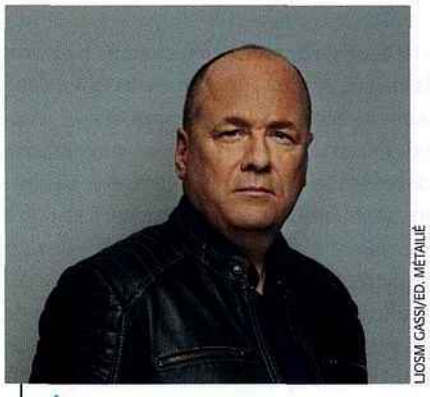
le magazine littéraire
Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 16827

Date : OCT 17
Page de l'article : p.55
Journaliste : Juliette Einhorn

Arnaldur Indridason

Les dérives d'une île

Le maître du polar islandais se replonge, durant la Seconde Guerre, dans les eaux troubles de son pays, alors occupé par les États-Unis. Où l'on découvre, à travers une enquête policière, qu'un allié ou un proche peut être plus redoutable qu'un ennemi déclaré. ***Par Juliette Einhorn***



LIOSM CASSI/ED. MÉTAILIÉ

Arnaldur Indridason, auteur de *La Cité des jarres*, est l'une des stars internationales du polar.

L'Islande, censée incarner l'enfance harmonieuse du monde, cache-t-elle un théâtre mortifère ? Dans ce deuxième tome de la « Trilogie des ombres », Arnaldur Indridason élargit encore son tableau d'un pays déchiré de frictions : le mal qui aspire cette terre de fjords dans ses spirales y semble radioactif, se sédimentant d'une couche à l'autre de la société. *Dans l'ombre,* le premier volume, avait laissé ses deux enquêteurs en août 1941 : l'occupation britannique était remplacée par les troupes américaines. *La Femme de l'ombre* nous transporte deux ans après, dans un Reykjavík qui a eu le temps de se nécroser, marqué du sceau d'une empreinte qui ne cicatrisera pas. La corruption occidentale diffuse les stigmates d'un mal dont le commissaire Erlendur, dans les polars qui précèdent cette trilogie, n'a de cesse de panser les plaies.

Le lecteur prend la photo de cette ville empoisonnée à travers les yeux d'une jeune fille en provenance du Danemark, qui rentre au pays à bord d'un navire : dans le port, torpilleurs et croiseurs se mêlent aux bateaux de pêche. Les forces de l'ordre islandaises, sous les traits de Flovent, collaborent avec la police militaire, incarnée par Thorson, Islandais de naissance qui a vécu au Canada. Engagé volontaire dans l'armée britannique, il fait figure d'occupant en son propre pays.

Les deux policiers sont confrontés à l'énigme de deux morts suspectes : un soldat défiguré après une sauvage agression et un noyé repêché dans la mer. Ce ne sont pas les nécessités de l'enquête qui impriment son cours à l'intrigue, mais plusieurs histoires parallèles qui existent indépendamment, attirant Flovent et Thorson à elles pour révéler leurs liens : l'enchaînement des causes, effets et ramifications peut ainsi être envisagé dans plusieurs sens, selon l'extrémité où l'on se place.

Extrait

Équilibrisme

Jusqu'où était-il prêt à aller pour obtenir ce qu'il voulait ? Peu à peu, elle prenait le contrôle de cette relation mensongère. Chaque fois que l'occasion se présentait, elle laissait entendre qu'elle n'était pas tout à fait hostile au nazisme. Elle le faisait de manière à ne pas éveiller ses soupçons, exécutant un numéro d'équilibriste sur un fil invisible.

Les Islandais dépossédés

Arnaldur Indridason organise les noces de sang entre l'histoire du monde et celle de son pays, le réalisme géopolitique et l'inhumaine condition. À « l'humiliation permanente » des Islandais, alors « considérés comme des citoyens de seconde zone dans leur propre pays », répond l'impossibilité, pour l'armée américaine, d'être perçue autrement que comme un pis-aller des Allemands. Dans un monde devenu fou, comment raison garder ? Au-delà de l'ignominie nazie s'ouvre ici une ère généralisée, dégénérée, de la défiance et du malentendu, où ce qui devrait fédérer mène à la catastrophe.

La jeune fille du début a dû quitter le Danemark sans son fiancé, arrêté par les Allemands pour actes de résistance. Émergeant graduellement, une ironie tragique relie cette histoire à celle des deux morts, métaphore d'une société qui se saborde, où règne l'idée que le malheur ne vient pas de l'extérieur mais de l'intérieur des cœurs. Que plus dangereux, peut-être, que l'ennemi hostile (les Allemands) est l'allié ambigu (l'occupant). Plus terrible encore, il y a ceux que l'on aime, auxquels on n'échappe pas.

Flovent et Thorson commencent par chercher les racines du mal assez loin des victimes : le clivage entre l'armée et la population et les exactions commises par l'armée américaine. Quitte à finir roués de coups, ils vont approcher les spectres intimes des disparus, pour reconstituer un bal tragique de personnages et de situations, un sabbat de paradoxes ambulants. C'est bien à l'ombre des choses, de l'autre côté de nous-mêmes, que cette trouble trilogie nous invite, de plus en plus loin. Et dire qu'on en redemande. ●

LA FEMME DE L'OMBRE,
Arnaldur Indridason, traduit de l'islandais par Éric Boury, éd. Métailié, 336 p., 21 €.

Tous droits réservés à l'éditeur